

La nostalgie pour patrie

Ainsi donc, Mohand Saïd Ziad s'en est allé bouturer les roses dans un ailleurs que j'espère meilleur. Ce trublion de la plume, de la trempe des anciens, n'a jamais su abdiquer à la compromission de la vie, celle des pouvoirs, celle des hommes et de la solitude qu'il a su domestiquer, chez lui, dans son village natal. Il a porté, sur ses frères épaules, quatre-vingts ans de dignité, de soliloque, de retrait philosophique des honneurs et d'amour de la flore : les roses, surtout. Sage et pondéré, il l'avait prouvé au temps épique du quotidien *Algérie Actualités*, cette fenêtre ouverte sur l'espoir d'une génération qui portait le rêve au sommet de son exacerbation. «L'âne devenu lionceau» rentre, désormais, dans la légende du personnage, lui qui a défié La Fontaine sur son propre terrain ; il s'est trouvé des esprits retors pour lui chercher des poux, parce qu'il s'est permis de fabuler, alors que le pays, en entier, est une vaste fabulation. Je n'ai pas été à son enterrement, bien que le devoir me l'impose, je ne pouvais pas y être, les cimetières se sont transformés en un lieu de rencontres improbables où l'on croise un ami bouffé par l'existence, un reclus volontaire, un bouffeur de livres, un philosophe à la limite de la folie ou un anachorète des temps modernes. Plus rien ne subsiste dans cette déshérence assumée, par nos cœurs achevés par des stases, quand ce sacripant de quotidien nous fait la nique. Alors, je me refuse de me rendre au cimetière. J'ai l'impression de partir, chaque fois un peu plus. Ahmed Azzegagh, un autre gavroche du verbe, lui qui a fait volontairement la diète de l'écriture, comme par un réflexe de survie, pour amortir le choc du désenchantement. Dans un sursaut d'orgueil, je me rappelle d'un des derniers poèmes qu'il a légué à la postérité, existe-t-elle cette dernière en Algérie, pays des oublis coupables ? Dans lequel il disait (je cite de mémoire, pardon Samira Negrouche !) : après ma mort, des poings se fermeront... et, puis, plus rien ! Tu avais raison, poète à l'entêtement royal, tu avais raison de rudoyer, à l'avance, notre mémoire

sélective. Car, il faut continuer de vivre, malgré tout, il faut se rendre au marché, remplir le couffin, remplir la bedaine de victuailles et de lâchetés, dormir et se réveiller avec la gueule de bois, comme assommé par des hectolitres de très mauvais vin, il faut se rendre au boulot, à contrecœur, parce que justement le cœur n'y est pas, n'y est plus, il faut tenter ce diable de sommeil qui fait blanchir nos aubes, il faut aimer, ou faire semblant d'aimer, pour se dire vivant, il faut tirer le diable par la queue et souffrir de participer au combat, perdu, gagné, mais il faut participer au combat, disputer au quotidien sa dictature, le mettre au pied du mur, et dire à ceux-là qui fustigent nos rêves que de loin souffle un vent de sable dévastateur. De la phraséologie, me disait mon défunt frère, rien que du verbe ! Ça ne nourrit pas son homme. Ça n'achète pas le bonheur. Ça ne fait pas voyager. Ça ne paie pas des bagnoles de luxe. Ça ne vit pas, tout simplement. Je me rappelle de Kamel Bencheikh, un poète, encore un, dans les années soixante-dix, encore ! qui brandissait le poing vengeur pour tenter de faire tomber tous les dogmes. Où est-il maintenant ? Service militaire à Aïn Smara. Billet aller simple. La France, point de chute. Il n'avait plus d'adversaire, ni de lutte à mener, jusqu'à la poésie qu'il a jetée aux oubliettes de ses inspirations, m'écrivait-il une fois. Avait-il raison ? A-t-il raison ? Peut-être, d'autant que nos jeunes ne rêvent que de faffa. On a donné à la France un surnom affectueux, Faffa, comme si elle était nôtre. Prélude à l'espoir, son unique recueil de poésie, édité au Canada, s'est transformé en prélude à la fin. A la faim, aussi. Kamel, je voudrais que tu me dises, aujourd'hui, tes rêves. Tes espoirs. Tes poèmes pour Nabila. Ton discours pour la femme. Ton Algérie rêvée. Ton Sétif, patrie partagée avec Yacine. Tiens, un ami de Mohand-Saïd Ziad. Je vois, d'ici, certains esprits formatés par le cynisme, ricaner : encore un rêveur. Un faiseur de plans sur ou dans la comète ! Au moment où d'aucuns vendent leur équilibre pour un strapontin, un job bien rémunéré, la dernière bagnole du dernier salon de l'automobile, un business à monter, des euros à engranger, des amantes à faire sustenter, des orgies œsophagiennes à réussir, la grande bouffe, quoi, des âmes à vendre au plus offrant, dennya maâ el

waqef, ya Mohand, ce bougre vient nous enquiquiner par sa nostalgie qu'il installe sur le piédestal d'une patrie. As-tu seulement raison d'avoir quitté le bateau ? Je n'ai pas la réponse. Et toi, non plus. A moins que nous ayons tort et raison, à la fois. Pour toi qui es parti. Pour moi qui suis resté, croyant que les martyrs de Novembre m'ont restitué mon Algérie. J'avoue éprouver une gêne. Voilà qu'à l'orée de ses quatre-vingts ans, notre Président nous promet, au terme d'un quatrième mandat, de remettre le témoin à la génération postindépendance. Quid de la nôtre, Kamel ? Elle est fichue et sacrifiée sur l'autel de leur soif inextinguible de pouvoir. On vient nous parler d'un bey des beys, d'une liste aussi longue que quatre mandats de réalisations, comme si c'étaient des cadeaux offerts au peuple, de cinq cents scanners qui distribuent l'attente mortelle, de milliers de kilomètres de bitume d'Est en Ouest, de stabilité, de paix, de concorde, de tout va bien madame la marquise, comme si l'Algérie était un éden. Dans cette peur qui tourbillonne dans ma tête, oui, j'ai peur, Kamel, je revois Tahar Djaout me dédicacer *L'exproprié*, comme suit : «A mon ami Y. M., ce retour sur d'anciennes traces (pour exorciser quels démons !), amitiés, T. D.». Le mot est lâché : exorcisé quels démons ? Justement, les démons, de chez nous, ne lui ont pas laissé le temps de me répondre. De tenter une réponse. Ils l'ont flingué, les salauds. Ils l'ont eu. Ils vont tous nous avoir. L'un après l'autre. De mort violente. Ou de mort lente. A l'étouffée. N'aurait-il pas dû partir, lui aussi ? Je ne sais pas. Mouloud Feraoun avait connu ce dilemme, du temps où la barbarie voulait pacifier un peuple. Ces deux morts se conjuguent et tracent, pour mon esprit effaré, ce qui fut la trajectoire de ceux de ma génération qui portent, dans leurs neurones émasculés, une nostalgie obèse, traçant les contours de leur patrie. On vient nous chanter, sur tous les toits, que l'Algérie se porte bien, du fait du talent ingénieux d'un seul homme. Comme si ce pays ne pouvait pas enfanter, ô sacrilège, un autre homme à même de porter le bonheur de ce peuple. Arrêtez d'insulter notre intelligence, ou du moins ce qu'il en reste. On n'est pas dupe. On ne l'a jamais été. Je voulais consacrer cette chronique à Mohand-Saïd Ziad, parti sur la pointe



Youcef Merahi
merahi.youcef@gmail.com

des pieds, juste après son admission à l'hôpital du Val..., pardon Dda Mohand, à l'hôpital d'Azazga, je me retrouve à remâcher les excès de langage des porte-voix. A vouloir trop convaincre, on arrive au résultat contraire. La voilà la bonne nouvelle qui nous écrase comme un météorite : l'Algérie est née en mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Avant, c'était le désert. La famine. Le désordre. La ruine. Puis, vint le Messie (el imam el mahdi el mountadher) ! Et la Lumière fut. Ebloui par tant de lumière, je ferais donc partie de quidams, comme ceux qui forment le mouvement Barakat, qui ne comprennent que dalle à l'œuvre du «Grand timonier». Alors que ceux de la hachia, touchés par ce miracle, fait homme, ont tout compris, trop compris, du système. Ils veulent donc remplir pour cinq longues années. Rabiotez, rabiotez, Messieurs, rabiotez, il en restera toujours quelque chose. Merci à Nazim Benhabib de m'autoriser à reprendre l'incipit du «*Le nid de la colombe*» : «A mes parents qui m'ont appris à rechercher la Vérité bien que je sache depuis peu qu'elle n'existe pas mais que son sens est dans la discussion, dans la confrontation perpétuelle, enflammée parfois, toujours sincère et jamais figée.» Paix à ton âme, Dda Mohand.

Y. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
hakimlaalam



Le mystère des 3 clés !

Abassi Madani qui appelle à...

... l'arrêt du processus électoral,
ça ne s'invente pas !

Ça ferait un beau titre de polar, à la Maurice Leblanc. Mais pour l'heure, c'est juste ma balbutiante réflexion après la 3452^e sortie de Hamrouche en moins d'un mois. Si Mouloud estime que 3 hommes disposent des 3 seules clés pouvant sauver l'Algérie. C'est terrible de découvrir que son pays n'est pas tributaire de la politique, ni de l'économie, encore moins de l'idéologie, mais juste d'un trousseau de clés naguère homogène, réunissant 3 clés, mais dont l'intégrité aurait été violée et les clés dispersées, aujourd'hui entre les mains de 3 personnages... clés. Oui, oui, celle-là n'était pas la plus difficile à faire, je vous le concède. Mais que voulez-vous, il me faut à mon tour réajuster mes vannes au niveau en cours. Et là, sans vouloir offenser cette profession au demeurant tellement honorable et précieuse, notre salut dépend apparemment de l'univers de la serrurerie plus que de celui de la gouvernance. Avec cette question qui me vient à l'esprit, de prime abord : pourquoi 3 clés ? Pourquoi pas 4. Avec 4 clés, nous, chroniqueurs saltimbanques, aurions pu broder sur des jeux de mots oiseux et boiteux du genre «4 clés pour un carré d'as» ou encore «La bande des 4» et autres trucs tordus ou archi-éculés. Là, non ! Hamrouche, dans le secret des trousseaux, nous apprend qu'elles sont au nombre de 3, pas plus !

Seconde question qui découle logiquement de la première : pourquoi ces 3 personnages-là ont été choisis pour être dépositaires des 3 seules clés pouvant sauver le pays ? Y a-t-il des Algériens plus à même de se servir d'une clé que d'autres ? Ce qui supposerait qu'en dehors de ces «3 élus de la clé miracle», le reste de la population est composé de buses qui, si on faisait la bêtise de leur confier la moindre clé, tenteraient de faire démarrer leur voiture avec, l'introduiraient dans une prise pour vérifier si elle fonctionne au courant, ou encore la coinceraient dans l'entrée USB de leur micro pensant ainsi avoir un accès gratuit et illimité à la 3G+. En vérité, l'idée en elle-même d'une «ségrégation à la clé» m'est insupportable. D'abord, parce que ça établit une hiérarchie stupide dans le monde clinquant des clés, rabaisant les tiennes, celles de ton appartement par exemple à un simple morceau de ferraille sans aucune utilité pour le pays. Ensuite, parce que la possibilité, juste la possibilité que l'un des 3 dépositaires des 3 fameuses clés puisse égarer la sienne me glace d'effroi. Comment ferions-nous, mon Dieu, si l'appel de Hamrouche n'était entendu que par 2 des 3 personnages, le 3^e avouant pénalement qu'il avait perdu sa part du trousseau ? Faire un double ? Je n'y crois pas trop ! Quel serrurier sain de corps et d'esprit accepterait de dupliquer ce genre de clés, je vous le demande ? Je fume du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.